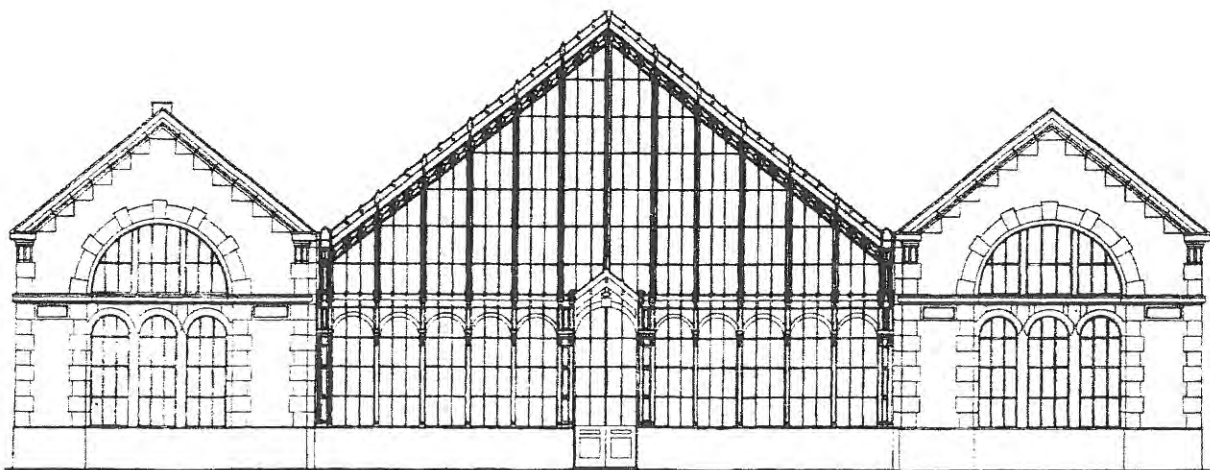


N° 43

Juillet - Août - Septembre 2000

Bureau de dépôt :
Liège X

LA MACHINE À EAU DU BOULEVARD DOLEZ À MONS, STATION DE POMPAGE POUR LA DISTRIBUTION D'EAU POTABLE DE 1871 À 1974



A Mons, le long des boulevards périphériques, dans un environnement redevenu paisible depuis que l'intense circulation automobile y passe en tunnel, se trouve un bâtiment industriel imposant, "la Machine à Eau", qui abrite dans son vaste hall vitré de plus en plus d'activités culturelles diverses, auxquelles le cadre insolite du lieu confère un caractère exceptionnel.

Le bâtiment de la machine à eau a été construit en 1870-1871 pour abriter les deux machines élévatoires qui refoulaient l'eau destinée à la distribution de la ville de Mons, vers le réservoir de 3.000 m³ établi en 1869-1870 sous le jardin du Beffroi situé 43 m plus haut. Constitué de deux cuves contiguës de 22,70 m de largeur sur 30 m de longueur chacune, en maçonnerie de briques "de Boom", ce réservoir fut construit par l'entreprise **Berdal et Levêque**.

L'eau provenait par gravité de la source du Trou-de-Souris à Spiennes¹, en circulant dans

une canalisation en fonte de 350 mm de diamètre et de 4.750 m de longueur, avec une dénivellée de 8 m environ.

Le refoulement vers le réservoir s'effectuait par une conduite en fonte de 350 mm de diamètre, doublée en 1938 par une conduite en acier de 500 mm de diamètre.

C'est un conseiller communal montois, l'ingénieur **Jules Drion** qui, le 4 août 1863, proposa de dévier les eaux de la rivière la Trouille par les fossés des fortifications en cours de démolition, de construire un égout suivant le tracé de la rivière en ville, d'utiliser la force

motrice de la chute d'eau pour élever les eaux, et d'installer en réserve une machine à vapeur pouvant élever 2.500 m³ d'eau aux endroits indiqués.

En 1864, les édiles montois lancèrent un appel aux propositions de captages. Une commission fut alors créée pour examiner les différents projets déposés : le rapporteur était le chimiste montois **Jules Dastot** qui fut chargé d'analyser la qualité des eaux proposées.

Le projet Drion (y compris celui de capter la source du Trou-de-Souris à Spiennes) fut approuvé le 6 mai 1865.

Ill. de couverture : 1. La machine à eau de Mons (vers 1914). Carte postale, coll. privée.

Le bâtiment de la Machine à Eau (1871)

Situé au bord de la Trouille qui passait alors à cet endroit, le bâtiment à charpente de fer est l'œuvre de l'architecte montois **Joseph Hubert** assisté de l'ingénieur verviétois **Céli Moulan**.

Il était destiné à abriter l'usine élévatrice constituée de pompes horizontales à pistons actionnées par une machine à vapeur et par une roue à aubes entraînée par les eaux de la rivière qui passait à côté.

Ces eaux, retenues par un barrage-déversoir à gradins ("la cascade"), parvenaient à la roue à aubes par les deux conduits courbes (les coursiers) en maçonnerie de briques qui sont visibles dans le coin Nord-Est du grand hall.

Le bâtiment de la machine à eau comporte un grand hall central de 21 m sur 15 et dont le toit à deux versants culmine à 12 m de hauteur, abondamment éclairé par deux immenses baies vitrées sur les deux pignons.

Ce hall est flanqué de deux pavillons en briques et pierre bleue à fenêtres triples surmontées de baies vitrées semi-circulaires, de 6,80 m de largeur et de 10,50 m et 14,80 m de longueur.

Le sol de ces trois salles contiguës se trouve à 3,20 m sous le niveau du boulevard Dolez le long duquel est construit le bâtiment.

La charpente du hall, constituée de fermes triangulées métalliques en fers ronds tirés liaisonnées par des pièces en acier coulé, a été renforcée par des poutrelles en acier lors de la récente rénovation par la Banque Nationale.

Aux extrémités de la façade des deux pavillons latéraux se trouvent des pilastres surmontés de panneaux en pierre bleue sur lesquels on peut lire :

LA TROUILLE DETOURNEE
1871

et

LA VILLE ALIMENTEE
D'EAU POTABLE - 1871

Le hall principal en verre à meneaux de fer est un des premiers témoins à Mons de ce type d'architecture utilitaire.

Le barrage déversoir ("la Cascade") (1870-1974)

Le barrage-déversoir comportait un déversoir de 8 m d'ouverture à seuil réglable, et quatre vantelles de crue de 1,50 m de large chacune.

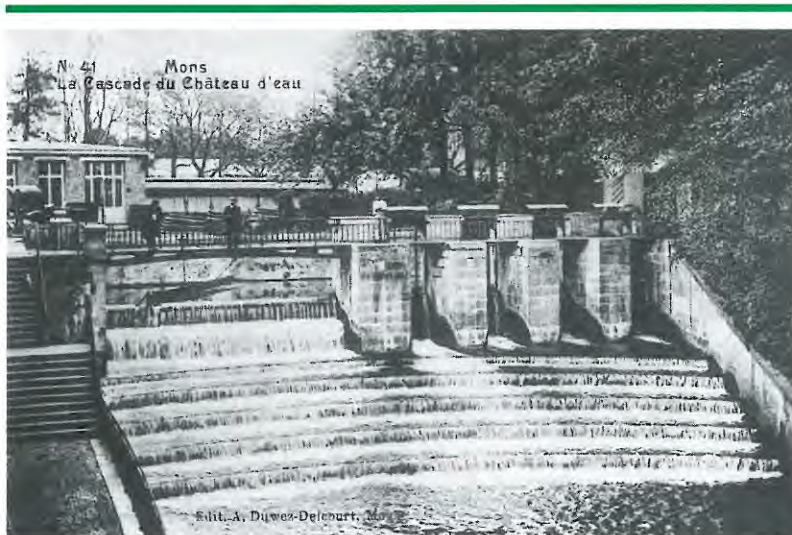
A l'aval du barrage cinq larges gradins étaient destinés à briser la force vive de l'eau et empêcher les affouillements : elles formaient la bruyante "cascade". De "l'estacade" qui la jouxtait, le personnel se livrait au plaisir de la pêche, paraît-il fructueuse grâce à l'aération abondante de l'eau au bas de la cascade.

Le barrage, le vannage, le déversoir et le bâtiment furent construits par l'entreprise **Barri-gand** de Ghlin. **Pâris-Pâris**, ingénieur-constructeur à Binche, a fourni la passerelle au-dessus du déversoir et du vannage. A l'amont du barrage et perpendiculairement à celui-ci, deux vannes molleresses protégées par une grille contrôlaient les débits d'arrivées aux coursiers alimentant la roue à aubes; une troisième vanne réglait le "débit sanitaire" dans le voûtement de la Trouille devenu un égoût collecteur.

Les pompes hydrauliques (1871-1961)

Une roue à aubes mue par les eaux de la Trouille entraînait une grande roue d'engrenages qui en entraînait une plus petite sur l'arbre de laquelle étaient calées deux manivelles actionnant un jeu de bielles reliés aux pistons des deux pompes hydrauliques à double effet. Les paliers et les coulisseaux étaient lubrifiés par des graisseurs en verre à chapeaux en laiton.

La roue métallique mesurait 4,20 m de diamètre, 3,75 m de largeur utile et travaillait sous une charge d'eau de 4,30 m (la hauteur de la dénivellation).



2. "La cascade du château d'eau". Le barrage-déversoir et les quatre vantelles de crue. (Carte Postale - collection Joseph Nay)



3. Dans sa fosse protégée par un garde-corps, la roue à aubes placée devant les coursiers (cachés par la roue). (Photo vers 1914 - Document Institut Provincial d'Hygiène et de Bactériologie du Hainaut - IPHBH, cliché Association des Montois-Cayaux)

Elle a été fabriquée par les **Ateliers de Constructions de Machines et Fonderie de Fer W. Libert & Cie**, de Liège.

D'une puissance totale de 25 CV, ces pompes hydrauliques à pistons horizontaux étaient capables, lorsque la roue à aubes tournait à 13 tours par minute (soit un tour en 4,62 secondes), d'un débit journalier de 2.000 m³.



4. Les pompes hydrauliques de 25 CV entraînées par la roue à aubes qu'on devine derrière la paroi vitrée. (Photo vers 1930 - Document Régie des Eaux de la ville de Mons, REM)

Entraînée par le dessous, elle "spitait" abondamment derrière son vitrage de protection, au grand plaisir des Montois qui assistaient à ce spectacle depuis la grande baie vitrée du boulevard Dolez.

La première pompe à vapeur (1872-1928)

Une machine à vapeur "système Wolff à condensation avec pompes à pistons plongeurs capable d'élever 3.000 m³ d'eau en 16 heures de travail effectif en faisant 20 révolu-

tions par minute", fut installée dès le début à côté de ce moulin à eau pour suppléer au manque de force motrice lorsque la rivière aurait un débit trop faible que pour actionner la roue à aubes.

C'était une machine à cylindre horizontal de 45 CV dont le volant d'inertie devait être "proportionné à une des machines à élever l'eau d'alimentation de la Ville de Paris, Quai d'Austerlitz, qui sont considérées comme des modèles du genre".



5. La première pompe à vapeur de 45 CV et son volant d'environ 5,80 m de diamètre. (Photo vers 1914 - Doc. IPHBH / Montois Cayaux)

D'une longueur totale de 12 m comprenant un imposant volant d'inertie de 5,80 m de diamètre environ, la machine à vapeur fut fabriquée et installée en 1872 par la **Société anonyme des Forges, Usines et Fonderies de Haine-Saint-Pierre** (près de La Louvière).

Elle entraînait une seule pompe hydraulique à piston plongeur de 0,39 m de diamètre et de un mètre de course placée symétriquement par rapport au volant d'inertie sur l'arbre duquel étaient calées les deux manivelles actionnant les bielles reliées aux pistons de la machine à vapeur et de la pompe.

En fonctionnant seule à 13 tours par minute (soit un tour en 2,85 secondes), elle pompait 2.333 m³ par 24 heures; à 21 tours par minute, elle refoulait 4.385 m³.

Lorsque la demande était forte, les deux installations travaillaient ensemble.

A plein régime (12,5 t/min pour la roue à aubes et 22,3 t/min pour la machine à vapeur), elles fournissaient 6.590 m³/jour.



6. Côte à côte dans le grand hall, la première pompe à vapeur et les pompes hydrauliques. Le machiniste surveille ses machines tandis que dans le fond, la roue à aubes "spit" tant et plus. (Carte postale, collection Joseph Nay.)

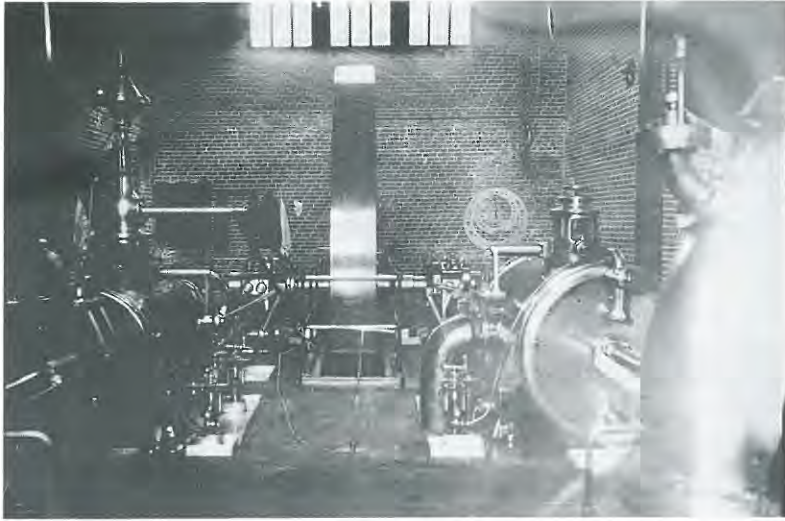
Deux chaudières à foyers internes système *Cornwall-Galloway* de 28 m² de surface de chauffe, timbrées à 3,5 kg/cm², produisaient la vapeur nécessaire. Elles furent installées dans les caves du bâtiment annexe de gauche (vu du boulevard). Une grande cheminée en briques de 40 m de hauteur environ était placée à l'arrière du pavillon de gauche, pour évacuer les fumées.

Cette première machine à vapeur et sa chaudière furent démolies vers 1928 pour faire place à des pompes électriques et leurs appareils de commande.

La seconde pompe à vapeur (1898-1961)

En 1898, pour répondre à la demande croissante, la Ville de Mons décida de capter la source Lavallière à Spiennes, source située sur la rive gauche de la Trouille, à 400 m en amont du Trou-de-Souris utilisée jusqu'alors.

Pour monter ce débit supplémentaire au réservoir de la ville, on procéda à l'installation d'une seconde machine élévatoire plus performante, qui devait en outre entraîner une dynamo produisant du courant continu à 120 volts.



7. La seconde pompe à vapeur de 80 CV installée face au boulevard Dolez. (Photo vers 1930 - Document IPHBH / Montois Cayaux)

La machine à vapeur Compound-Hoyois à commande par régulateur à boules et à la main, développait 80 CV : elle entraînait une pompe hydraulique à piston placée symétriquement par rapport au volant d'inertie. Comme sur la première machine élévatoire à vapeur, les manivelles callées sur l'axe du volant, actionnaient les bielles reliées aux pistons de la machine à vapeur et de la pompe hydraulique. Celle-ci était capable d'élever 7.400 m³ par 24 heures.

Elle fut aussi construite et installée par la **Société anonyme des Forges, Usines et Fonderies, de Haine Saint-Pierre**.

On l'installa perpendiculairement au boulevard au même niveau -3,20 m, dans le local situé à droite du grand hall central.

Les deux chaudières qui l'alimentaient étaient des **Babcock & Wilcox** inexplosibles à faisceaux tubulaires inclinés de 68 m² de surface de chauffe chacune. Elles étaient installées dans une extension latérale de l'aile droite, à côté du local de la machine à vapeur.

La cheminée d'évacuation correspondante (sensiblement de

même hauteur que la première) fut installée à la droite et à l'arrière des bâtiments.

Cette seconde machine à vapeur, ses chaudières et sa cheminée furent démolies en 1961 en même temps que la roue à aubes et les pompes hydrauliques.

Les pompes centrifuges électriques (1928-1974)

Vers 1928, on démantela la première pompe à vapeur (établie dans le grand hall vitré) et on installa quatre groupes motopompes centrifuges électriques (dont deux de 110 CV) capables d'un débit de 450 m³/h (soit 10.800 m³/jour), fournies par les **Ateliers de Construction J. J. Gilain** de Tirlemont et les **Etablissements Rateau** de Muysen (Malines).

Ces pompes reliées à la conduite d'alimentation par un réseau complexe de tuyauteries aériennes de gros diamètres, refoulaient leurs eaux dans le bas d'un grand réservoir-tampon en tôles rivées de 1,50 m de diamètre et de 5 mètres de haut, toujours en place. A sa base, se remarquent les brides d'arrivée des pompes ainsi que celle de

départ de la nouvelle canalisation de refoulement (de 500 mm de diamètre) vers le réservoir du square du beffroi.

La consommation (et les fuites du réseau de distribution...) augmentant sans cesse, les groupes moto-pompes initiaux ont été, à plusieurs reprises, remplacés par des groupes plus modernes et plus performants.



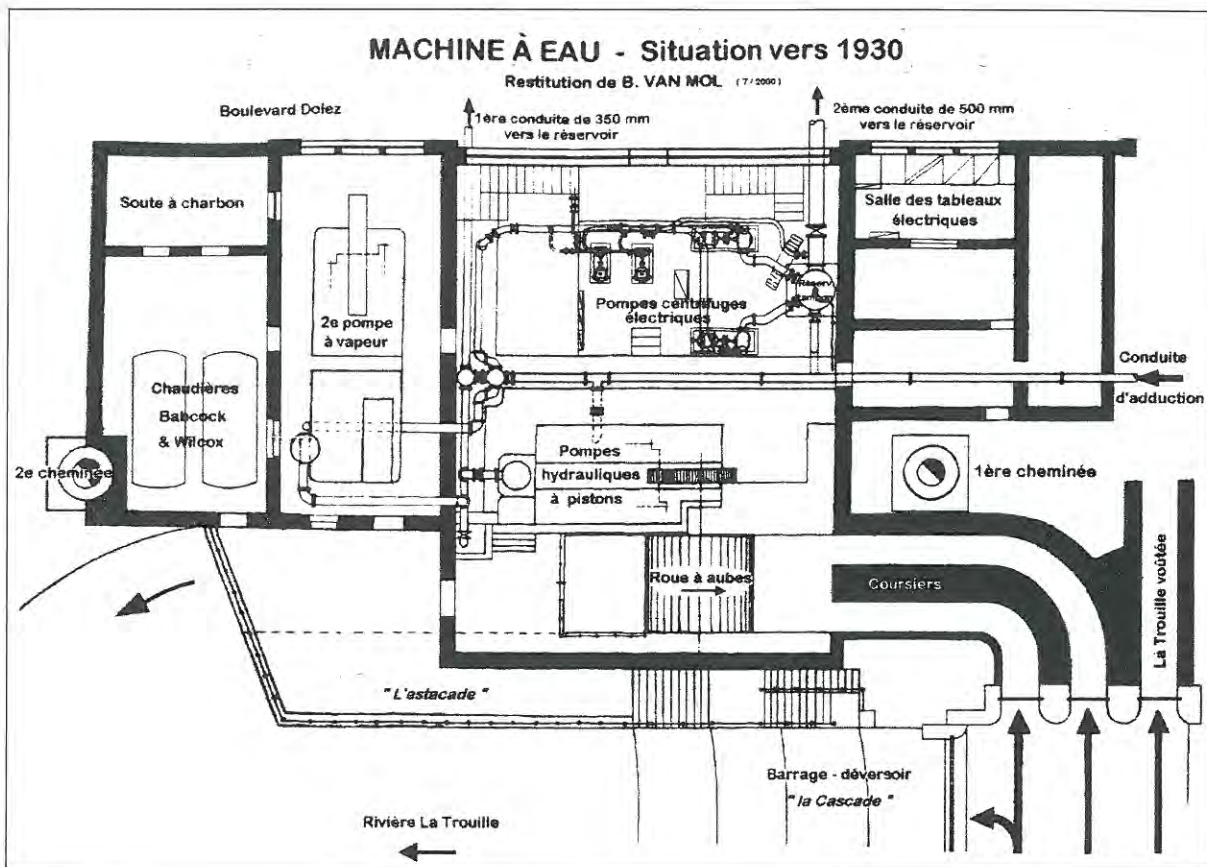
8. Les pompes centrifuges électriques refoulaient des eaux sous pression dans le réservoir-tampon visible à droite. (Photo vers 1930 - Document REM)

Le démantèlement des installations (1974-1977)

L'installation fut définitivement désaffectée en 1974 lors de la création près du sommet de la colline du Bois-de-Mons d'un nouveau réservoir à eau de 6.000 m³, alimenté par la source de Lavallière (celle du Trou de Souris n'a servi que jusqu'en 1948) et par un captage de l'IDEA à Cuesmes (au sud de Mons), via les groupes motopompes centrifuges électriques de la nouvelle installation de l'avenue Gouverneur Cornez.

Celle-ci alimente l'ancien et le nouveau réservoir situé à une altitude supérieure (102,50 m) à celle du jardin du Beffroi (75 m). L'eau est distribuée par gravité dans toute la ville à partir de ces deux réservoirs.

Les anciennes pompes centrifuges électriques installées dans la Machine à Eau ont alors été déclassées et ferraillées.



Le bâtiment de la Machine à Eau a servi d'atelier et d'entrepôt pour la Régie des Eaux de la Ville de Mons jusqu'en 1977, date à laquelle elle déménagea dans les nouveaux locaux de l'avenue Cornez.

Le site de la Machine à Eau a été acquis en 1984 par la Banque Nationale de Belgique qui a construit à l'arrière son siège provincial et une pièce d'eau à l'emplacement du bassin de natation à ciel ouvert dit du *Pont Rouge* ou du *Déversoir*, auquel s'attachent tant de souvenirs des vieux montois.

Le bâtiment rénové par la Banque Nationale de 1992 à 1994 suivant les plans de l'ar-

chitecte montois **Jean-Claude Navez**, s'est vu doté d'une large passerelle métallique avec escaliers dominant le hall central et donnant accès aux étages des deux pavillons latéraux.

Au sol, des caillebotis en bois brun-clair recouvrent les caniveaux qui abritaient la canalisation d'arrivée des eaux de Spiennes.

Trois baies en plein cintre ont été percées au niveau du sol dans le mur arrière sous la verrière, ouvrant ainsi la salle sur le bassin d'agrément.

Le bâtiment de la Machine à Eau est géré depuis 1996 par la

ville de Mons qui l'utilise pour des expositions temporaires et des animations culturelles diverses : concerts, spectacles de danse, etc.

Il a été classé comme monument en 1977.

N.B. - Une étude plus détaillée sur le sujet paraîtra dans le tome 79 des "Annales du Cercle Archéologique de Mons".

ir Bruno VAN MOL,
*Ingénieur principal aux Ponts & Chaussées
du Hainaut, Direction des Routes à Mons,
Ancien Président du Cercle Archéologique de
Mons, Conservateur du Musée de la Route.*

1 Spiennes est situé à 5 km au sud-est de Mons. C'est sur le territoire de cette commune que se trouve le site néolithique mondialement connu du "Camp à Cayaux", vestige de l'exploitation du silex.

Bibliographie

DECAMPS Gonzales, *Mons. Guide du Touriste*, Mons, 1894, p.90.

PIERARD Christiane, *L'architecture civile à Mons (XIV^e-XX^e siècles)*, Wallonie Art et Histoire, Duculot, Gembloux, 1974, p. 58.

PIERARD Christiane, *Un exemple d'archi-tecture de verre et de métal à Mons : la Machine à eau, 1871*, Informations Centre d'Archéologie Industrielle, 1975, n° 3-4, p. 32-35.

PIERARD Christiane, *L'introduction des matériaux industriels et un exemple d'Art Nouveau à Mons (Hainaut), 1814-1914*, Congrès des Sociétés d'Archéologie, Huy, 1976, Actes, t. 3, p. 750-759.

HONNORE Laurent, *La distribution publique d'eau à Mons (1860-1914) : origines et premiers développements*, dans 4^{ème} Congrès de l'Association des Cercles Francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique, Congrès de Liège, 20-23/VIII/1992, Actes, tome 2, Liège, 1994, p. 442-458.

VAN MOL Bruno, *La machine à eau du boulevard Dolez*, Office du Tourisme de la ville de Mons, 1998, 8 pages, plaquette illustrée.



10. Georges van den Abeelen (1919-1995).

□ Georges VAN DEN ABEELEN, **L'archéologie industrielle. De l'Aventure à la Science**. Préface de Kenneth Hudson. Bruxelles, Éditions Racine, 1997. 23 x 17 cm, 253 p., ill. en n/bl. BEF 995. ISBN 2-87386-088-X.

Le nom de Georges van den Abeelen (Bruxelles 1919-Waterloo 1995) demeure définitivement attaché, en Belgique mais aussi à l'étranger, à la structuration et au développement de l'archéologie industrielle comme discipline à part entière. Il l'a promue avec une rare intelligence, une grande

rigueur et une exceptionnelle ouverture. Pour le pionnier qu'il fut — et reste —, l'archéologie industrielle résulte de la volonté de mieux restituer le passé, les hommes et les œuvres dans le paysage et l'histoire. Il la vit comme une "histoire de la culture matérielle" ou une "archéologie du monde moderne". Il imagina son "atelier idéal", en proposa les inventaires, attira l'attention sur les traditions orales, la toponymie, la connaissance du paysage, les vestiges physiques. Georges van den Abeelen a

PUBLICATIONS

laissé dans le domaine de l'archéologie industrielle des travaux de première main et des études essentielles dont le présent volume constitue une précieuse anthologie.

Ce volume s'ouvre (p. 9-28) par un texte chaleureux et très éclairant intitulé "Georges van den Abeelen, l'homme et l'œuvre", dû à un de ses nombreux amis, le Père Édouard



11. Troy (New-York). Gazomètre d'une capacité de 300.000 m³ construit en 1873.

BONÉ, S. J., professeur émérite à l'Université Catholique de Louvain (UCL). Quant à la préface de Kenneth HUDSON (p. 29-35), un des tout grands noms parmi les "pères fondateurs" de l'archéologie industrielle, elle explique en quelques pages au ton juste l'originalité et l'importance des travaux de Georges van den Abeelen. La partie centrale de cet ouvrage (p. 37-248) reproduit une sélection, faite par Jean WEISGERBER et Francis UNWIN, de quelques textes parmi les plus représentatifs du savant disparu. Après une sorte de profession de foi écrite en 1977 et reprise en 1979 ("En guise de préambule", p. 37-39), le deuxième texte (p. 41-118) reprend l'essentiel des trois éditions de "L'archéologie industrielle" (1972, 1973, 1988) dont les éditeurs se sont bornés à "choisir et à assembler les passages les plus éloquentes" (p. 7). Viennent ensuite des articles plus détaillés, consacrés au même sujet, mais cette fois en Belgique, et surtout à Bruxelles (p. 119-151; 153-166). Le volume se termine par une série de textes (p. 167-242) "où se marque l'intérêt insatiable que [l'auteur] porta, sa vie durant, aux mythes encore si vivaces dans notre société, à la technologie, à l'entreprise, à la sociologie" (p. 7). Une bibliographie "succincte" (p. 249-250) clôture l'ensemble, sommairement illustré.

Insister sur l'importance, tant théorique que pratique, du présent volume serait une lapalissade. On peut (on doit ?) cependant marquer certaines réserves quant à la manière dont ces textes ont été édités : selon quels critères scientifiques a-t-on, par exemple, "assemblé les passages les plus éloquentes" des trois éditions successives de "L'archéologie industrielle", cette brochure essentielle à nos yeux de la



12. L'exposition universelle de Bruxelles de 1958, coordonnée par le Comte Georges Moens de Fernig.

pensée de Georges van den Abeelen ? N'était-il pas hasardeux de "fondre" en quelque sorte ces trois éditions — qui reflètent chacune une problématique et un cheminement de pensée bien spécifiques — en une seule édition ? De plus, la provenance de tous ces textes n'est pas indiquée : dans quelles revues, ou éventuellement dans quel(s) ouvrage(s) collectif(s) ou tout autre genre de travaux ont-ils été publiés, voire traduits ? Il s'agit là d'une lacune qui ne permet pas, dans le cas présent, de vérifier entre autres l'exactitude du titre de certains articles repris ici, de vérifier si ces articles ont été ou non reproduits dans leur inté-

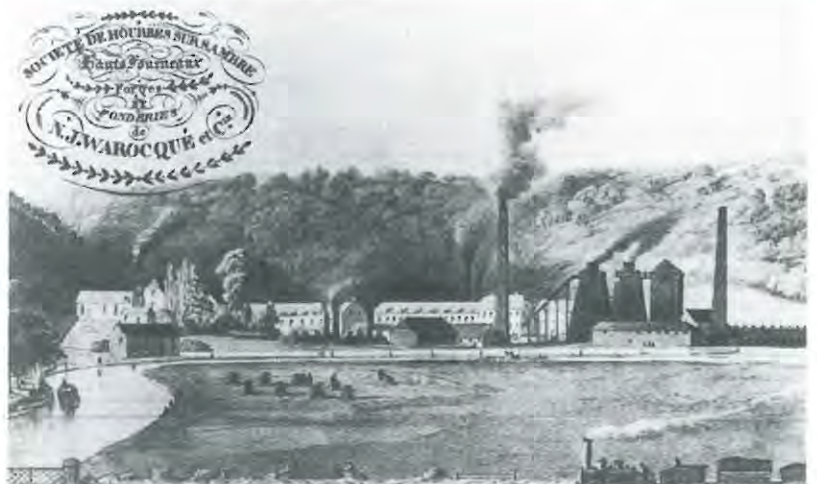
gralité, avec ou sans leurs éventuelles illustrations, avec ou non l'ensemble de leur appareil critique. Seule est indiquée ici, à la fin de chaque article, sa date de parution, ce qui permet de répondre en partie à nos interrogations en se référant à la bibliographie de Georges van den Abeelen sise en fin de volume, comme dit plus haut; malheureusement, cette dernière est, de l'avis même des éditeurs, "succincte". Quant aux illustrations, elles sont à peine dignes d'une photocopieuse bas de gamme. Ces quelques remarques, résultat d'une lecture attentive — et combien enrichissante ! — n'enlèvent rien à la valeur de l'opus sous recension.

Jean-Pierre HENDRICKX

□ **Dictionnaire des patrons en Belgique. Les hommes, les entreprises, les réseaux.**

Édité par Ginette KURGAN-VAN HENTENRYK, Serge JAUMAIN et Valérie MONTENS. Bruxelles, Éditions De Boeck Université, 1996. 24,5 x 17,5 cm, 729 p., ill. en coul. et en n/bl. BEF 2.450. ISBN 2-8041-1581-X.

L'histoire des entreprises belges des 19^e et 20^e siècles et surtout de leurs dirigeants est encore un domaine peu exploré par la recherche scien-



13. Vue des usines métallurgiques de Hourbes-sur-Sambre créées en 1827 par Nicolas Warocqué.

tifique. A l'heure actuelle, en effet, le milieu patronal en tant que tel n'a toujours pas fait l'objet d'une étude approfondie qui, nous dit le professeur Ginette Kurgan, "au-delà des aspects techniques et économiques, s'attacherait simultanément à son rôle social, culturel et politique depuis la fondation de l'État belge" (p. 7). C'est pour pallier cette lacune dans l'environnement industriel de la Belgique que Mme Kurgan et ses co-éditeurs scientifiques ont publié un instrument de référence d'une très haute valeur scientifique, qui satisfera pleinement tant les historiens et économistes de formation qu'un large public curieux de son passé plus ou moins récent.

Résultat de dix ans de travail du "Groupe d'Histoire du Patronat" de l'Université Libre de Bruxelles dirigé par Ginette Kurgan, ce Dictionnaire répertorie quelque 750 patrons — dont 500 d'entre eux ont droit à une notice spécifique — qui, de 1830 à 1980, furent les figures de proue de notre économie. Chaque personnage est présenté selon un schéma type qui rappelle ses origines familiales, sa vie professionnelle, son implication dans la vie sociale, voire culturelle et politique belge; sont aussi pris en compte les opinions philosophiques, les réseaux d'alliance et de sociabilité, les cumuls et croisements d'intérêt, de manière à situer le cadre dans lequel chaque patron a exercé ses fonctions et responsabilités; des références à ses principales publications ainsi qu'aux archives et travaux le concernant complètent la notice. Un important Index de plusieurs milliers d'entrées (p. 685-729) des noms de personnes et des sociétés clôturé l'ouvrage, permettant une circulation aisée et une réunion efficace de l'information, que l'on s'intéresse à un individu, une famille, une

entreprise ou encore à un conseil d'administration.

L'élaboration de ce *Dictionnaire* rigoureux, auquel ont collaboré plus de trente chercheurs issus de toutes les universités belges, imposait une série de choix, excellemment expliqués et justifiés par Mme Kurgan dans l'"Avant-propos" de l'ouvrage (p. 7-8) : "Le premier portait sur la période envisagée. Ont été retenues les personnes et les familles qui ont exercé leur activité entre 1830 et 1980, de manière à préserver l'unité de conception du livre en évitant le risque de publier pour les années récentes une rubrique d'annuaire. Le deuxième choix, plus délicat celui-là, résidait dans les noms à retenir. Deux préoccupations majeures l'ont inspiré : prendre en compte l'évolution des divers secteurs de l'économie pendant ce siècle et demi et attirer l'attention sur les formes nouvelles d'entreprises et les organisations patronales qui se sont développées au cours du temps. Si pour le XIX^e siècle, le choix a été empirique et a fait l'objet de consultations des historiens de toutes les régions du pays, la tâche s'est révélée plus aisée à partir de la dernière décennie du XIX^e siècle. En effet, grâce au Recueil financier, publié de 1893 à 1975, et aux répertoires des principales entreprises disponibles depuis les années 1970, une sélection a été faite qui retient les présidents du conseil d'administration et les administrateurs-délégués des dix premières entreprises de chaque secteur. Ceux-ci ont fait l'objet d'un nouveau tri en fonction de la durée de leur mandat, mais aussi de la qualité des informations disponibles. Pour les entreprises autres que les sociétés anonymes et les organisations patronales, la méthode empirique a prévalu".

Vaste enquête historique novatrice, le *Dictionnaire des patrons* apparaît dès à présent comme la pierre angulaire de nombreux thèmes à développer tels que — pour n'en citer que deux — l'évolution de la fonction patronale ou encore ses réseaux d'influence. De belles illustrations donnent à cet ouvrage un aspect "accueillant".

J.-P. Hx

□ Jean-Claude DELORME et Anne-Marie DUBOIS, **Passages couverts parisiens**. Paris, Éditions Parigramme, 1996 [= 1997]. 21 x 14 cm, 190 p., ill. coul. et n/bl. FRF 120. ISBN 2-84096-055-9.

Les passages couverts parisiens connurent leur apogée sous la Restauration. Ils présentaient l'immense avantage, dans une ville qui, pour l'essentiel, ne connaissait alors ni égouts, ni trottoirs, de permettre un cheminement à l'abri des intempéries et des voitures. Ils offraient un raccourci commode et permettaient de flâner au cœur même des îlots. Les passages devinrent donc vite des lieux d'attraction, où les commerces rivalisaient de luxe.

Ce guide propose un voyage dans la vingtaine de passages couverts parisiens encore accessibles, "une plongée dans un passé pas si lointain où l'on tenait salon dans ces galeries qui font figure, aujourd'hui, de parenthèses désuètes, au centre de la ville". En plus d'une description scrupuleuse et attentive — et très bien illustrée (photographies de Martine Mouchy) — de chacun de ces passages couverts, le présent ouvrage s'ouvre par un bon aperçu historique sur ces derniers ("Gloire et misère des passages", p. 11-25) et par une importante étude concernant leur architecture ("Urbanisme et architecture", p. 27-64). Une bonne bibliographie

(p. 182-185) clôture ce volume bien conçu et de lecture très enrichissante.

J.-P. Hx

□ Bart VAN DER HERTEN et Edwin HORLINGS, **Le transport en Belgique entre 1830 et 1990. Reconstruction d'une banque de données**, dans Bulletin du Crédit Communal, t. 51 (1997), n°201, p. 5-22, cartes et graphiques.

Cet article nous présente les changements structurels à long terme du secteur du transport belge. Est ici dressé un panorama précis du développement du transport belge — sous toutes ses formes — sur plus de 150 ans. Dans un premier temps, les auteurs brossent le tableau du développement des infrastructures de base du transport à partir de 1830. S'ensuit un bref exposé du type de calcul utilisé en vue de déterminer le volume et la valeur de la production du secteur du transport. La dernière partie comprend les résultats et une première analyse de l'évolution du secteur dans le cadre de l'évolution économique générale de la Belgique au cours des 19^e et 20^e siècles. Écoutons la conclusion que nous donnent les deux chercheurs au terme de leur brillante démonstration : "L'analyse de l'activité de trans-



15. Chocolaterie Menier-Nestlé France à Noisiel (Seine-et-Marne).

port montre clairement que le rôle tenu par le transport dans le développement économique de la Belgique a évolué au cours des XIX^e et XX^e siècles. Au XIX^e siècle, les innovations techniques ainsi que l'extension et l'intégration des infrastructures firent en quelque sorte du transport national de marchandises et de passagers le catalyseur de la croissance. Les chemins de fer jouèrent à cet égard un rôle clé. La croissance de ce secteur d'activité entraîna non seulement une explosion de l'offre de transport à des prix de plus en plus compétitifs, elle généra également une demande massive de charbon, d'acier et de machines. De cette manière, la croissance du transport ferroviaire stimula le développement économique du pays. (...). Le transport subit une deuxième révolution au cours du XX^e siècle. Les moyens de transport traditionnels du XIX^e siècle, à savoir la navigation fluviale et les chemins de fer, durent progressivement courber l'échine devant le transport routier, qui parvint à reprendre sa position dominante de 1830. (...). Au niveau macroéconomique, le centre de gravité du monde du transport glissa en outre vers l'activité portuaire en réponse à l'explosion des importations et des exportations après la guerre. Il existe un monde de différence entre l'organisation et la struc-

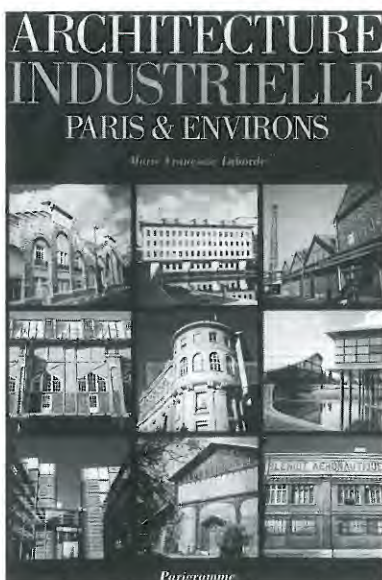
ture du transport belge au début du XIX^e siècle et à la fin du XX^e siècle (...).

Bien que relevant surtout de l'histoire économique, le présent article pourra servir de base à une meilleure compréhension de certains aspects de l'histoire du patrimoine industriel belge.

J.-P. Hx

□ Marie-Françoise LABORDE, **Architecture industrielle. Paris et environs**. Paris, Éditions Parigramme, 1998. 21 x 14 cm, 191 p., ill. coul. et n/bl. FRF 120. ISBN 2-84096-097-4.

Paris capitale industrielle ? Plus vraiment. Mais, comme le montre ce guide, il demeure cependant assez de bâtiments d'usine, d'entrepôts ou d'ateliers pour témoigner d'un passé somme toute assez proche. Du cœur du 19^e au milieu du 20^e siècle, une architecture nouvelle s'est en effet affirmée pour répondre aux contraintes de la production. Utilitaire, cette manière de construire répondait également à d'autres exigences : celle, souvent, de la pureté et de l'élégance des volumes ou celle, parfois, de la grandiloquence quand les seigneurs des temps modernes voulaient que la pierre chante la gloire d'un capitalisme triomphant.



14. Page de titre.



16. Le montage de l'étoile qui surmontait le palais de l'électricité à l'Exposition universelle de Paris en 1900.

"Même quand ils sont aujourd'hui réaffectés à de nouvelles activités, nous dit l'auteur, ces édifices semblent toujours habités des passions qui les ont fait naître et vivre : on y lit tour à tour la force, la puissance, la quête du geste parfait, la vanité mais aussi l'humilité, la peine et la souffrance. En ce sens, le patrimoine industriel est aussi celui de l'humanité".

Ce guide recense environ 140 sites d'hier et d'aujourd'hui que l'on peut voir ou visiter facilement à Paris et en proche banlieue. Il explore l'évolution des formes et des matériaux — pierre de taille, brique, métal, meulière, béton armé, verre, ... — et témoigne de la beauté de ces lieux de production, parfois conçus par les meilleurs architectes.

On épinglera une réflexion très lucide de l'auteur concernant l'intérêt touristique de ces bâtiments : "Si ce patrimoine, riche d'une grande diversité, est longtemps resté ignoré, c'est probablement en raison de son caractère récent et de sa valeur esthétique par rapport à celle des monuments habituellement visités. Par ailleurs, il est trop intimement lié au monde du travail pour faire partie spontanément de celui des loi-

sirs. Peut-être, à l'heure où notre société aborde une nouvelle phase de croissance économique nécessitant des structures industrielles différentes, et bouleversant les notions traditionnelles du travail, est-il temps d'aller à la rencontre des témoignages de l'activité industrielle passée, mais aussi contemporaine et future" (p. 5).

J.-P. Hx

▣ Florence PINOT DE VILLECHENON, *Fêtes géantes. Les expositions universelles, pour quoi faire ?* (Collection "Autrement. Essais"). Paris, Éditions Autrement, 2000. 21,5 x 14,5 cm, 159 p., ill. n/bl. FRF 98. ISBN 2-7467-0012-3.

Manifestation qui plonge ses racines dans les foires de l'Antiquité et du Moyen-Âge, l'exposition universelle a trouvé, dans l'essor industriel et la révolution économique européenne du milieu du 19^e siècle, le contexte idéal pour "s'élaner". La première d'entre elles eut lieu — comme on le sait — à Londres en 1851 et, dès lors, accueillant toutes les nations et ouvertes à toutes les branches de l'activité humaine, elles se multiplièrent jusqu'à nos jours. A l'origine essentiellement industriel "et porteur d'un message optimiste pour le

bien-être de l'humanité", l'objectif de ces "olympiades du progrès" tenta, au tournant du 20^e siècle, à satisfaire un public plutôt consommateur de divertissements que réceptif à un message. Cependant, bien que sa légitimité soit régulièrement mise en question, le principe de l'exposition universelle "perdure, traverse le siècle et même les océans pour trouver à s'exprimer également en Amérique et au Japon".

Tel est, en quelques lignes, le résumé de cet essai, qui pose les bonnes questions et y répond avec intelligence. Cent cinquante ans après leur apparition, on s'interroge encore, en effet, sur le sens de ces foires géantes : quels buts ont-elles ? Qui décide de leur tenue et prend en charge leur organisation ? Qui y participe ? Quelles réglementations régissent leur déroulement ? Quelles en sont les retombées ? Sont-elles toujours justifiées aujourd'hui où le multimédia permet d'être aussitôt informé quand apparaît la moindre nouveauté ? — Le "Sommaire" très détaillé (p. 5-12) de cet essai, car c'est bien d'un essai qu'il s'agit, permettra aux lecteurs d'être informés d'emblée sur le contenu de ces Fêtes géantes.

J.-P. Hx



17. Composition allégorique du pavillon de la marine marchande allemande à l'Exposition universelle de Paris en 1900.

NOUVELLES BRÈVES

"Aujourd'hui, presque toute entière vouée aux bureaux, la Capitale n'en a pas moins abrité quelques fabriques célèbres. Autant de noms dont le souvenir résonne encore à nos oreilles". Voici le leitmotiv d'une série d'articles qui, sous la plume de la journaliste Sylvie LAUSBERG ont apporté une pointe de nostalgie aux suppléments économiques estivaux du quotidien Le Soir.

Sous le titre *Bruxelles, ma belle industrielle* l'auteur évoque en sept articles (*Le Soir* des 14, 20/21, 28 juillet et 4, 11, 18 et 25 août 2000) des industries ayant agrémenté notre vie quotidienne au point que, pour certains de leurs produits, le nom s'est substantivé dans l'usage commun. Faillites et fusions ne nous laissant trop souvent que le souvenir des mots et des archives de ces marques de qualité.

Quel amateur de l'écrit n'a fait usage de ce beau papier des papeteries **Pelletier** ? Le créateur de la firme, Jean-Frédéric Pelletier, s'était installé au quai aux Pierres de Tailles peu après

LES GLOIRES DE L'INDUSTRIE BRUXELLOISE

la guerre de 1870. L'usine de papier artisanal va connaître plusieurs déménagements. C'est après le décès de son fondateur que sa jeune veuve fait construire, rue de Linthout, une usine modèle et un hôtel particulier. En même temps que les successions, la production se diversifie et s'exporte vers les Colonies ainsi qu'en Europe. La rationalisation de la nouvelle industrie contraindra la firme à une faillite prononcée en 1985. Au n° 16 rue de Linthout ne subsiste qu'une façade. La production des papiers de qualité de Pelletier est conservée via l'Original Crown Mill.

L'encaustique à la cire naturelle reste le meilleur produit pour l'entretien des meubles. Fabriqué maison, il est superbe. Toutefois, l'opération nécessite du temps et quelques inconvénients. Il fallait trouver un liquide de même qualité mais fabriqué en série. Peu après la première Guerre Mondiale, Edmond Cabus met au point cet encaustique idéal, alliant naturel et facilité d'emploi : la **cire Mononck** est née. Après des années d'activité quasi-artisanale, une usine est

SUNLIGHT SAVON

Et il n'est pas sans intérêt pour la ménagère belge de savoir que toute l'huile de palme avec laquelle le **SUNLIGHT SAVON** est fabriqué à Forest est produite par les Huileries du Congo Belge dans notre belle colonie d'Afrique.

Le perfectionnement de l'entreprise des Huileries du Congo Belge permet d'affirmer sans crainte d'un démenti, que le **SUNLIGHT SAVON** sera toujours le plus pur, le meilleur et le plus économique des savons.



SAVONNERIES LEVER FRÈRES, Société Anonyme
Fournisseurs de la Cour de Belgique

Usines et Bureaux à Forest-Bruxelles.

construite avenue Emile Béco, à Ixelles par les soins de Jacques Wittouck, le neveu successeur. Une usine qui va s'agrandir et dont le secret de fabrication de la célèbre cire va être préservé. La production en a été malheureusement arrêtée et les bâtiments revendus en juin dernier.

"C'est en Belgique qu'est né le premier chauffe-eau à débit continu" : le **Bulex**. Avec le développement du marché du gaz, dès la fin de la première moitié du XIX^e siècle, est apparu le besoin de compteurs. La "Compagnie Continentale des Compteurs (C.C.C.)", installée à Anderlecht y répond. Suivent les compteurs d'eau et d'électricité et, en 1920, l'usine déménage rue de Birmingham, à Molenbeek, où seront produits les premiers chauffe-eau modernes. Devenue la "Contimeter", la société va développer une politique sociale très en avance sur son temps tout en produisant des outils de mesure, outre les chauffe-eau. C'est sous le nom de "Bulex" que ce dernier produit va s'imposer dans les années soixante-dix. La S.A. Renova-Bulex est actuellement implantée à la chaussée de Mons, laissant ses anciens sites en friche (cfr "Nouvelle brève" suivante).

Qui n'a pas, dans son enfance, réclamé un **Frisko**, à la plage ou au cinéma ? L'invention de cette crème glacée revient à une famille bien inspirée dans le domaine du froid : les du Bois. L'ancêtre, Ernest du Bois, avait mis au point un procédé révolutionnaire pour la solidification du gaz carbonique dans ses usines de la rue Heyvaerts : la carbo-glace. Inspiré par les États-Unis, il ouvrira en Belgique le marché de la crème glacée de longue conservation et remportera un véritable succès lors de l'exposition universelle de 1930. Parallèlement à la glace, les du Bois se sont aussi intéressés au domaine des eaux (Spa, Bru, et Spontin). En 1947, ces deux branches seront scindées : le beau-fils d'Ernest du Bois, le marquis de Murga, président au secteur gaz carbonique, les descendants du Bois au secteur de l'eau, qui aboutira en 1980 à la création de "Spadel".

C'est en 1840 que Jean **De Keyn** installe un commerce de pigments pour peinture à Bruxelles, d'abord au Quai aux Briques pour déménager ensuite rue aux Choux, où la firme prospérera jusqu'à la fusion des années soixante-dix. Le petit négociant qu'il était ne se doutait sans doute pas du succès de la dynastie qui lui succédera. Grâce aux résines provenant du Congo, l'entreprise remporte le marché colonial. Elle ne s'arrêtera pas en si bon chemin avec la mise sur le marché d'une cêruse à base d'aluminium, contrant les effets du saturnisme, ainsi qu'avec, en 1923, la création de la pre-

mière peinture préparée en pot. Socialement, la firme De Keyn œuvre aussi via *L'informateur du peintre* qui propose de nombreux services aux indépendants. Fin des années soixante-dix, l'entreprise de la rue au Choux est reprise par Trimétal pour être ensuite fusionnée avec Asko-Nobel. De Keyn reste toutefois indépendant mais ses activités sont déplacées dans les usines Levis de Vilvorde.

Voici plus d'un siècle, l'orfèvre allemand Otto-Léonard **Wiskerman** s'installe à Bruxelles : sa réputation n'est plus à faire, ses ascendants ont été anoblis en Suisse pour leur art. Il décide d'innover grâce au procédé de gravure par électrolyse. Entreprise réussie grâce au concours du savant liégeois Zénobe Gramme. Une usine exemplaire est inaugurée en 1890 à l'angle de la rue de Villers et de la rue du Chêne. Créant, entre autres, un fonds d'assurance maladie avant l'obligation légale, Wiskerman s'inscrit là aussi dans une optique progressiste. Et le succès est à la clé : médailles d'expositions universelles, fabriques à Zürich et à Milan, succursales à Gand, Liège et Anvers. L'usine a aussi un site à Forest qui lui permet le raccordement au chemin de fer. Le coup de génie, dans l'entre-deux-guerres, reste sans aucun doute l'introduction de l'inox qui va lui ouvrir le marché des grandes compagnies maritimes, des hôtels de luxe et des hôpitaux. La guerre de quarante ayant interdit l'accès au nickel, l'orfèvrerie Wiskerman se lance dans les années cinquante dans le travail de luxe pour les particuliers. Rachetée en 1974 par OPA par le groupe Derek Hartle Ltd, la marque revit depuis 1984 dans une usine de l'avenue Paul Gilson où elle se consacre aux œuvres monumentales contemporaines.

En 1888, l'industriel anglais Willam Lever noue ses premiers contacts avec la Belgique. Les savons qu'il fabrique depuis 1885 dans son pays natal vont bientôt connaître un gigantesque succès en Belgique et dans le reste du monde. Le savon **Sunlight** sera bientôt connu de toutes les ménagères grâce à des pratiques commerciales révolutionnaires. L'affaire est de taille et, en 1900, une usine est bâtie à Forest : la savonnerie Lever. Elle constituera une usine modèle dont le but est de "produire et vivre mieux". Devenu Lord Lever, Willam va s'attirer les bonnes grâces de Léopold II qui va lui donner l'exclusivité du marché dans la colonie. En 1911 est créée la société des "Huileries du Congo Belge", à l'est de Kinshasa qui deviendra, après 1918, l'une des plus importantes affaires du Congo Belge. "Vigor", "Lux", "Vim" autant de marques connues qui vont enrichir le potentiel de l'usine de Forest. Devenue Unilever, la firme va agrandir son implantation et va largement

diversifier sa production dans le domaine de l'agro-alimentaire. Aujourd'hui, plus de mille personnes y travaillent.

Les articles de Sylvie Lausberg sont passionnants. Non seulement ils révèlent l'origine belge de nombres de produits dont la marque laisserait supposer une provenance extérieure mais aussi, et surtout, ils démontrent l'esprit de dynamisme dans l'innovation et le sens affirmé très tôt d'une politique sociale chez ces industriels pionniers.

Pierre Mary VÈCHE

UN ESPOIR POUR LES FRICHES INDUSTRIELLES ?

C'est en tout cas ce que laisse présager le titre d'une série d'articles que le journal *Le Soir* a consacré cet été à la rénovation de sites industriels désaffectés : "Les friches industrielles ne sont pas une fatalité" (*Le Soir* des 17, 24 et 31 juillet et des 7 et 14-15 août 2000). La personnalité de Jean-Pierre Quataker est mise à l'honneur. Pour ce Bruxellois, véritable "fana" de la rénovation urbaine, chaque site est relevé comme un défi. Dans le cas des anciennes Filatures linières Cockerill, abandonnées totalement dans l'entre-deux-guerres, ce sera la création de l'hôtel Bedford-Liège, respectant l'architecture de la manufacture du XIX^e siècle. Il en va de même à Forest où ce fanatique de la rénovation va implanter un complexe de services pour les véhicules sur le site abandonné par Renova-Bulex (voir "nouvelle brève" précédente) à la rue Saint-Denis. L'autre complexe abandonné par la même firme, rue de Birmingham à Molenbeek, est actuellement en cours de rénovation par la Société de Développement régional de Bruxelles (SDRB).

D'autres initiatives ont lieu en Wallonie. Ainsi les anciens Moulins de Beez, abandonnés après le dépôt de leur bilan en 1984 et qui accueillent actuellement l'Institut du Patrimoine Wallon (IPW) ainsi que deux musées fort justement centrés sur la Meuse et sur l'activité industrielle en Wallonie. A Verviers, l'usine aux Chats, qui a abrité le premier moulin mécanique à filer la laine en Europe, mis au point par Cockerill pour l'industriel Simonis, est devenue, grâce à l'aide de la Région Wallonne et de la Coopérative Mixte verwiétoise du Logement, une cité sociale abritant quarante appartements dans

lesquels de nombreuses structures d'origine ont pu être préservées. Reste "que le défi de l'entretien devient de plus en plus difficile à relever" (G. Slausch, Régionale verwiétoise). A Ath, les navetteurs de la ligne Bruxelles-Tournai connaissent bien les anciens Silos de la Dendre. Implantés sur un site remontant au XIV^e siècle et transformés en minoterie puis en silos pour une coopérative d'agriculteurs, ils sont abandonnés depuis de nombreuses années. L'architecte Daniel Lelubre s'occupe de les réhabiliter tout en préservant leur cachet symbolique. De nouveau à Bruxelles, à Forest plus précisément, l'espace Morphosis, rue des Anciens Etangs, est créé sur l'emplacement d'une ancienne usine à gaz, et regroupera des services dans le secteur de la communication.

Dans tous les cas nous ne pouvons qu'être d'accord avec l'auteur de l'article sur Ath : "extirper les chancres, revitaliser la ville".

Pour en savoir plus sur le problème des friches on consultera utilement *Le patrimoine et sa reconversion. Wallonie-Bruxelles*, Catalogue d'exposition, Liège, 17 janvier-15 mars 1987, Bruxelles, Crédit Communal, 1987, 245 pp. ainsi que *Reconversion des sites industriels désaffectés*, Acte du colloque organisé à Bruxelles le 18 novembre 1987, N^o spécial du *Bulletin du Patrimoine industriel Wallonie-Bruxelles*, n^o 12, mai 1988.

Pierre Mary VÈCHE

UN ROULEAU À VAPEUR FOWLER DE 1899 À MONS

Pour son 15^e anniversaire, le Musée de la Route a reçu en dépôt un splendide rouleau compresseur tricycle à vapeur **FOWLER type D 2** n^o 8554 construit en 1899 à Leeds (Angleterre) pour le compte de FOWLER Magdebourg (Allemagne).

Débarqué à Anvers sans doute en 1899, ce rouleau a passé le plus clair de sa vie dans la région liégeoise : racheté en 1919 à la récupération par M. **Biot** de Flémalle-Haute, il passe en 1920 aux mains de M. **Jean Laurent**, entrepreneur de travaux publics à Alleur qui le fait réparer dans les ateliers de M. **Bons**, rue du Marais à Seraing.

La machine reçoit alors sa plaque provinciale **LIÈGE 1948**.

En 1927, elle subit avec succès l'épreuve hydraulique après visite intérieure de la chau-

dière par le délégué de l'agence Duchesne, en présence de l'ingénieur Bréda, du corps des Mines.

En février 1931, la chaudière est éprouvée dans les ateliers de la chaudronnerie **Deprez** à Grâce-Berleur, après remplacement des tubes à fumées (fournis par les Usines à tubes de la Meuse, de Flémalle-Haute).

De 1939 à 1944, la machine est inactive et le 23 août 1944, le rouleau passe à la **S.A. H. Simon et frère**, entreprise générale de travaux publics et privés, à Wegnez-Pepinster.

En 1943, elle passe l'épreuve hydraulique à 17 kg/cm² par l'agence Parent.

En 1955 elle est inactive et le restera jusqu'en 1984, année où, après la faillite de l'entreprise, elle est rachetée par M. **Delille**, cheville ouvrière du Stoomcentrum de Maldegem.

En 1988, **Karl Cloot**, un amateur de Goé-Limbourg, le rachète en pièces détachées et le remonte. La chaudière révisée par les Etablissements **Colleye** à Wandre, passe les épreuves nécessaires en 1994 (la pression d'essais est entretemps passée à 18 kg/cm² - une fois et demi la pression de service) par l'AIB-Vinçotte et depuis lors, le rouleau compresseur participe à de nombreux rassemblements, surtout en Hollande.

La **Section du Hainaut de la Fédération Wallonne des Entreprises de Voirie** vient de l'acquérir comme "porte-drapeau" de la profession et m'a chargé de le présenter le plus souvent possible à l'extérieur. Malheureusement, en avril dernier, il a été gravement endommagé à l'avant lors d'une collision avec un autre rouleau compresseur (conduit par un des propriétaires...) et doit subir une importante réparation.

Bruno VAN MOL,

conservateur du Musée de la Route à Mons, août 2000.

"SAUVETAGE" DE MODÈLES EN BOIS DE L'ECOMUSÉE DU CENTRE À BOIS-DU-LUC (HAINAUT)

Le mardi 11 juillet 2000, j'ai procédé au "sauvetage" de quelques modèles en bois qui étaient évacués (et jetés au conteneur !) d'un magasin aux modèles de l'Ecomusée Régional du Centre à Bois-du-Luc, près de La Louvière.

Il s'agit de modèles de toutes tailles d'engénagements coniques, de paliers, de roues de wagonnets et de wagons, de soupapes, etc. Nous avons aussi pu récupérer des pièces en acier coulé correspondant à certains des modèles récupérés.

Parmi les pièces les plus spectaculaires se trouvent un plateau de quatre boules pour régulateurs de Watt et de grosses boules ornementales (destinées sans doute à coiffer des pilastres en fonte) : un travail de tournage extraordinaire. Aussi une plaquette de 12 x 12 cm comportant en relief les "**B L**", **Bois-du-Luc**. Un modèle carré en deux parties de diffuseurs de pompes centrifuges en bois massif de plus d'un mètre de côté constitue la pièce la plus remarquable (et une des plus lourdes !).

Ce n'est pas le petit foyer de mérule qui se trouvait dans un seul endroit qui justifie cette mise au conteneur : tout le reste était parfaitement sec, sain et abondamment empoussiéré. Et puis, la mérule, ça se maîtrise avec des produits très efficaces !

Les modèles sauvés sont exposés dans une niche à mortier (à la Coehoorn) des Casernes casematées de la place Nervienne à Mons, située dans une salle adjacente au Musée de la Route (ouvert en principe tous les dimanches de 10h30 à 12h30).

Bruno VAN MOL

Juillet 2000.

MISE AU POINT

Suite à l'article intitulé "Grand Hornu : Patri-moine d'Avenir", paru dans le numéro 42 de notre bulletin, Monsieur Bruno Van Mol, conservateur du Musée de la Route de Mons, a tenu à souligner, davantage encore que dans l'article en question, le travail effectué par l'architecte hornutois Henri Guchez, qui est à son sens le véritable sauveur du Grand Hornu. Et de rappeler "les travaux gigantesques qu'a entrepris dès le début Henri Guchez, depuis la consolidation des arches restantes dans la chaudronnerie appelée "la cathédrale", jusqu'à la réfection complète des toitures des bâtiments (...)". L'auteur de l'article, Jean-Paul Dubois, précise néanmoins que sans avoir voulu "occulter ou nier" l'œuvre de qui que ce soit, son propos est essentiellement de communiquer une impression ressentie à la visite d'un site industriel réaffecté, sans refaire nécessairement tout l'historique des énergies et des enthousiasmes qui ont permis son sauvetage.

La Rédaction.

Association sans but lucratif fondée en 1984

siège social :

Musée d'Armes de Liège

Quai de Maestricht 8

B- 4000 LIEGE (BELGIQUE)

Tél. : 04/221.94.16 ou 17

Fax : 04/221.94.01

Membres :

Claude-M. CHRISTOPHE, André

DAGANT, Jean-Pierre DUCASTELLE,

Jean-Pierre GAILLIEZ, Luc-F. GENICOT,

Roger MOSSERAY, Jean-Claude SCHU-

MACHER, Guido VANDERHULST

Conseil d'administration

Président : Jean DEFER

Vice-présidents :

Claude GAIER

Jean-Jacques VAN MOL

Secrétariat :

Grand Hornu Images asbl (Françoise

BUSINE et Maryse WILLEMS)

Trésorier : Jacques CRUL

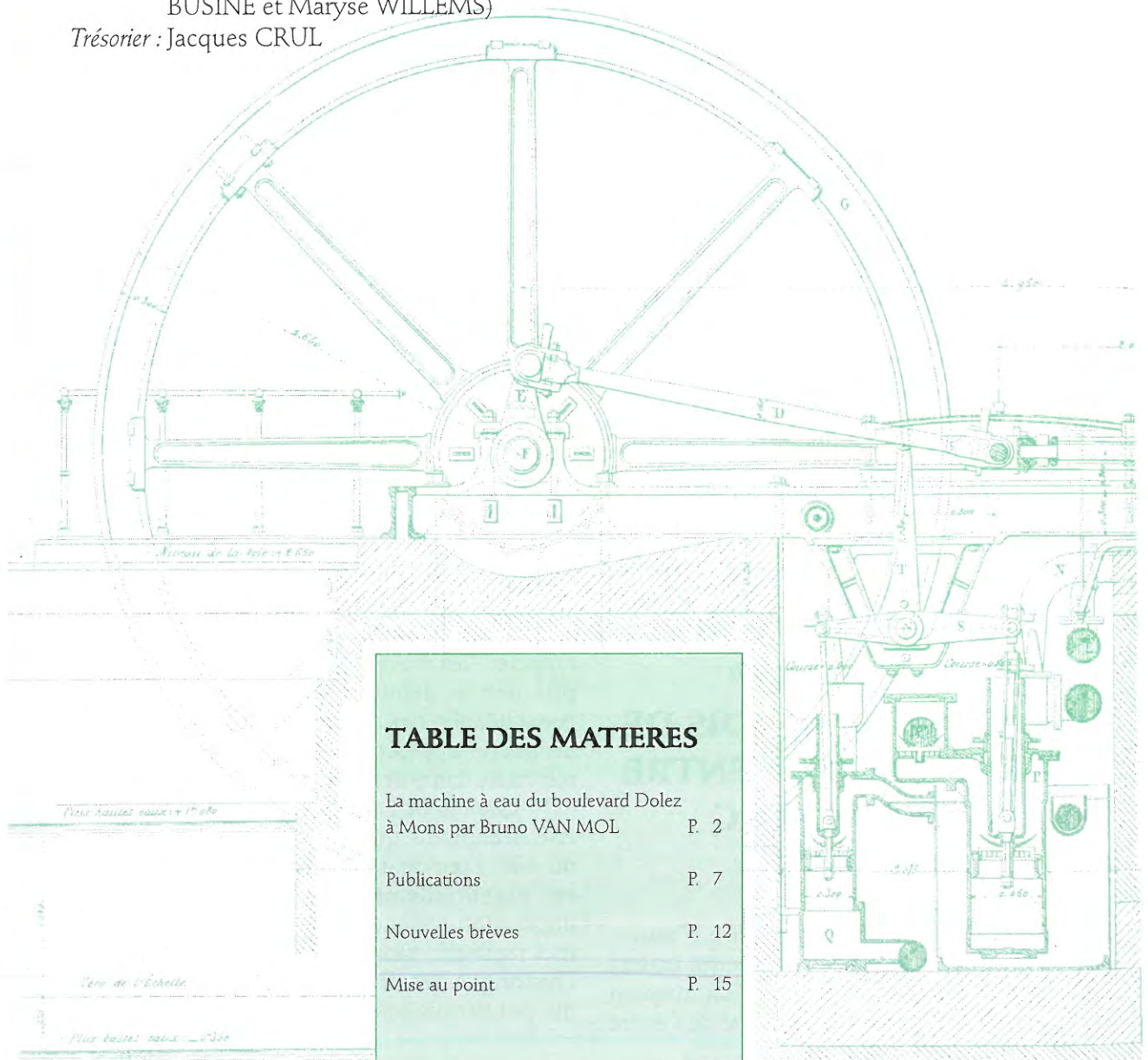


TABLE DES MATIERES

La machine à eau du boulevard Dolez à Mons par Bruno VAN MOL	P. 2
Publications	P. 7
Nouvelles brèves	P. 12
Mise au point	P. 15